

Throughout the book, Rothman promotes her ‘analytical category’ of ‘trans-imperial subjects’ and repeats the phrase fifteen times in the ‘Afterword’ (pp. 248–251). ‘Trans-imperial’ is an adaptation of ‘transnational’, but Rothman only mentions that the latter term has ‘become fashionable’ without giving any explanation of its origins and usage (p.3 n. 7). She rejects the words ‘nation’ and ‘citizen’, since they invite teleological assumptions, but this rejection is ill-conceived. She is fully aware of the more flexible ‘late medieval and early modern’ usage of the word ‘nation’ which is the sense in which Benjamin Arbel and Eric Dursteler both use the word. More importantly, ‘nation’ appears frequently in Rothman’s own primary sources, so she is ultimately forced to adopt it herself anyway. She also still makes numerous references to both Venetian ‘subjects’ and ‘citizens’.

This vague use of political terms results in a confusing portrayal of Venetian government and society. There are references to ‘the strong imperial (alongside oligarchic and republican) dimensions of Venetian governmentality’ (p. 12) and the seemingly contradictory ‘imperial enterprise of projecting the self-image of Venice as a Christian republic’ (p.161), but there is no mention of attempts to reconcile these different elements in the classical ideal of the mixed constitution.

The ‘Levant’ and ‘Levantine’ were variously used to refer to both Ottoman and Safavid subjects (p. 212), Sephardic Jews (p. 213), the Venetian colonies (p. 215), the eastern seaboard of the Mediterranean (p. 216), Venice itself (p. 217) and to both Muslims (p. 245.f) and non-Muslims (p. 228.f). In other words, ‘Levantine’ embraces all the various categories covered by Rothman’s study. *Levantine Migrants in Venice, 1570–1670* would therefore be a more accurate title for the book.

The term ‘trans-imperial subjects’ is only the most prominent example of Rothman’s preference for abstruse language. She prefers needlessly obscure, complex words such as ‘juxtaposition’ and semantically distorts clear words by adding superfluous suffixes, as with ‘governmentality’ and ‘differential’. This style of writing is often attributed to the influence of the social sciences, where it is apparently deemed to be more scientific. It is therefore significant that Rothman’s doctorate was in ‘Anthropology and History’ and that anthropologists continue to exert a strong influence on her work. Yet her use of words does not provide scientific precision. On the contrary, it is a serious impediment to actually engaging with her scholarship.

Many highly qualified academics have already had the opportunity to ask Rothman to clarify her language. In addition to the relevant staff at Cornell University Press, the manuscript was read by ‘numerous’ friends and colleagues including fourteen named individuals. The back cover of the book reproduces resounding endorsements from Natalie Zemon Davis, Edward Muir and Leslie Peirce. The latter even claims that the book is ‘beautifully written’.

*Daniel J. Bamford*  
University of St. Andrews

Johann PETITJEAN, *L’Intelligence des choses. Une histoire de l’information entre Italie et Méditerranée (XVI<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles)*, Rome, Ecole Française de Rome, 2013, 519 p.

Cet ouvrage est le résultat d’un travail opiniâtre qui, en reprenant un sujet plusieurs fois étudié par séquences, lui donne enfin la cohérence nécessaire. Ce renouvellement a été obtenu par une longue exploration des archives vénitienes, Vaticanes et ragusaines. Quiconque s’est jamais plongé dans cet océan se rend compte de la connaissance que le chercheur acquiert de la toile d’araignée tissée par dessus la Méditerranée et sur la rive chrétienne afin de transmettre des nouvelles. Ce que l’auteur a eu l’ambition de nous offrir est beaucoup plus: une analyse pétrée de philosophie, et même de sociologie, de la manière dont une information est communiquée, à partir des premiers *avis* (*avvisi*) jusqu’à arriver à l’internet. Cette démarche, sans être indispensable, s’efforce de dégager la transformation de la diplomatie dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, lorsqu’elle a évolué vers l’accumulation des renseignements. D’autre part, *avis* ne veut pas dire seulement avertissement, mais aussi conseil. Pour abrégé, il s’agit de trois personnages mis en scène: l’informatrice au départ, le courrier, l’espion; seulement trois, car l’avisé va devenir aussitôt, à son tour, informatrice. L’espace examiné est structuré sur l’axe principal Venise – Rome – Istanbul, entre les limites chronologiques 1570–1669.

De la guerre de Chypre à la guerre de Candie, les relations politiques et militaires vénéto-ottomanes ont atteint le maximum d'intensité.

Ici, où l'on est particulièrement intéressé par les faits et les situations du Sud-Est européen, pour nous former une idée des flux d'information il faut voir le réseau de ramifications. Par exemple, les nouvelles font quatre jours de Venise à Rome, huit jours de Rome à Milan et de Rome à Vienne une douzaine. La diffusion régulière des informations peut être suivie déjà au XIV<sup>e</sup> siècle à partir de Prato, grâce à la correspondance du fameux Marco Datini, marchand toscan. Les circuits commerciaux comprennent inmanquablement l'Augsbourg des Fugger et Florence, où le Mercato Nuovo est une véritable plaque tournante. La recherche entreprise par M. Petitjean présente d'abord l'étape des «nouvelles à la main», pour la diffusion en manuscrit, et s'arrête ensuite à la gazette, feuille volante imprimée qui signale «batailles, fêtes, mariages princiers, accords politiques, découvertes, accidents naturels» etc. Il suffit d'ouvrir le premier volume des *Turcica* de Göllner pour trouver des brochures de quatre ou six feuillets intitulées *Copia de una lettera de la partita del Turcho Particolare de giornata in giornata insino a Belgrado* ou *Copie d'une lettre de Constantinoble de la victoire du Sophy contre le Grand Turc*, ou encore *Copia de una littera d'Andronopoli che contiene l'Apparato del Gran Turcho contra Christiani*. Il y en a d'autres qui signalaient de faux événements à caractère sensationnel.

Ce genre de colportage s'ouvre aussi vers la littérature, parce que l'Arétin (pourtant absent de la bibliographie) cite dans sa *Cortigiana* les dernières nouvelles concernant «le Vayvode», c'est à dire le prince de Transylvanie, auquel on prêtait la circoncision. En Italie, à côté des nouvelles locales, circulent des compilations de témoignages recueillis dans l'actualité internationale. Je me permets de placer ici des exemples que j'ai copiés l'année dernière à l'Archivio di Stato di Ferrara dans la série Correspondance du grand fonds Bentivoglio d'Aragona, *scaffale* 8, num. 20: *Di Roma, li 3 di Marzo 1618. Per tre di Praga delli 12 passato altro non scrivo che ivi et in altri principali città era stata publicata di ordine dell'Imperatore la pace conclusa tra il Re di Bohemia et la Repubblica di Venezia*.

*...Di Vienna il 20 stante scrivono che li Turchi se andavano amazzando in grosso numero alli contorni di Filech, dicevasi col disegno d'assediare quella piazza...*

*Di Venetia li 18 IXbre 1629. In q-ta città arrivano giornalmente da Dalmatia et Albania gran quantità di soldati greci et albanesi delli Xm che vengono assoldati in quelle parti d'ordine pubblico et subito giunti si mandano in terra ferma in rinforzo.*

Les exemples précédents étaient destinés à l'information d'une grande famille noble.

Ailleurs, c'était l'Etat qui avait besoin de savoir comment orienter sa politique. Ainsi, Gênes devait s'informer sur la France et l'Espagne, les voisins les plus puissants. Un sujet très fréquent était fourni par des hommes illustres de l'époque: Philippe II ou Francis Drake ou un autre corsaire, Cigala, le plus craint des pirates ottomans.

M. Petitjean signale (pp. 135–136) un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, *Urb. Lat.* 1079, ayant appartenu au dernier duc d'Urbin, lequel contient des *avvisi* sur la Transylvanie et la Perse : ils étaient écrits de Constantinople en 1611 par quelqu'un qui se trouvait auprès de l'ambassadeur d'Angleterre. Cette *persona di casa* qui n'est pas autrement identifiée pourrait être Stefan Bogdan, prétendant au trône de Moldavie abrité depuis 1608 dans la maison de Sir Thomas Glover. On nous attire l'attention (p. 173) sur un autre recueil d'*avvisi* provenant de la même collection (*Urb. Lat.* 1061) où, en 1593, était rapportée de Venise la conversion de Henri IV au catholicisme, événement en honneur duquel l'ambassadeur de France, Savary de Brèves, avait fait célébrer à Constantinople un Te Deum.

Les pages suivantes envisagent le régime de l'information à Venise, où elle était strictement surveillée par deux institutions rivales, le Sénat et le Conseil des Dix. On nous explique minutieusement comment fonctionnait le système. A titre d'exemple, il est utile de voir, p. 189, le contenu d'une source constituée par des lettres qui, envoyées de Constantinople à Venise, repartaient de là pour les ambassadeurs de Venise à Rome (ASVe, *Sommari d'avvisi da diversi luoghi*, 1602–1615). L'inventaire, qui comprend une année, de novembre 1601 à novembre 1602, doit être comparé à la liste de messages destinés à Madrid que j'avais dressée dans RESEE, LI, 2013, pp. 262–267 (à corriger la note à propos de la lettre du 10 février 1602: ce n'était pas Radu Mihnea, mais Radu

Șerban qui s'efforçait alors de s'emparer de la Valachie). Ce qu'il faudrait surtout mettre en regard de ces renseignements ce sont les *avisos* espagnols qui forment à Rome les volumes 1115–1117 de la même série des mss du duc d'Urbin, signalés par J. Petitjean, pp. 223–224.

Le chapitre consacré à la concentration et la diffusion des nouvelles à Venise, par où passe la relation entre l'Orient et Rome, est sans doute l'un des meilleurs. L'effort de l'auteur a porté sur les années autour de la bataille de Lépante et sur l'affrontement vénéto-ottoman causé par Crète. Sont distingués avec finesse les rouages de la diplomatie papale durant cette chronologie et la politique des médias qui parvient à créer une opinion européenne sur «l'ennemi commun». Le rôle joué par Raguse dans les échanges d'information au cours des deux guerres est fort justement démontré.

La richesse et la qualité des documents compulsés, ainsi que la formidable bibliographie attachée en fin d'ouvrage, vont assurer le respect pour la besogne de M. Petitjean.

*Andrei Pippidi*

Olivier DELORME, *La Grèce et les Balkans. I. Du V<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 2013, 693 p.

On a ici le premier volume d'une synthèse dont les deux suivants sont déjà en librairie. Celui-ci s'arrête au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle ou, plutôt, à la prise du pouvoir par les Jeunes Turcs, lourde de conséquences pour les Grecs comme pour les Arméniens. Il faut dire qu'un tel ouvrage était extrêmement nécessaire. Un seul récit historique, en trois tomes, s'efforce de joindre le geste fondateur de Constantin à la crise actuelle que subit l'économie de la Grèce, afin de parcourir, le long des siècles, le réseau des relations entre l'hellénisme et les peuples ou États balkaniques.

Toute l'histoire du Sud-Est européen se déploie ainsi, en ayant naturellement Constantinople pour centre politique dominant. Le V<sup>e</sup> siècle du titre c'est ap.J.Chr. qu'il faut l'entendre et l'existence de l'Empire byzantin n'occupe qu'un quart du volume, puisqu'il est partagé entre l'Asie Mineure et les Balkans. Successivement, Bulgares et Serbes émergent en tant qu'États concurrents, sans que les Albanais ou les Valaques, entremêlés à leurs voisins slaves ou grecs, aient pu acquérir la force nécessaire pour accéder au même niveau. Quant à l'origine des Valaques du Sud du Danube, l'auteur se maintient prudemment agnostique.

La division des territoires européens de l'Empire à la suite de la conquête franque contribue à ce morcellement de la Péninsule balkanique auquel mettra fin aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles la conquête ottomane qui réunit toutes ces terres sous la même autorité supérieure. Dorénavant, l'idée d'une croisade, pour arrêter l'expansion turque d'abord et ensuite pour délivrer les chrétiens asservis, va se transmettre de Nicopolis et Varna à Lépante et à Vienne. A vrai dire, dans ce vaste tableau qui veut embrasser l'Europe entière, les Grecs eux-mêmes ont une place moindre que celle à laquelle ils auraient droit, ne serait-ce que parce qu'ils ne cessaient de fomenter des révoltes; dans beaucoup d'archives d'Italie et d'Espagne on retrouve les appels secrets qu'ils adressaient aux libérateurs espérés. Or, justement, pour expliquer cet ardent désir d'affranchissement qui a déterminé «la collusion avec les ennemis de l'Empire», le ton pris par l'auteur est relativement embarrassé, comme pour ne pas contredire les collègues turcs, dont la vision est généralement inverse de l'acception courante du régime ottoman. C'est également le souci de s'assurer l'approbation des critiques grecs qu'on entrevoit dans une autre page, qui réclame la restitution des marbres du Parthénon. Cependant, le tort du comte de Marcellus, qui a enlevé la Vénus de Milo, n'est pas moindre que les méfaits de lord Elgin. Le chapitre sur les Phanariotes est à peu près correct, mais *Les loisirs de Philothée* n'ont pas été publiés par Nicolas Mavrocordato, car cet ouvrage demeure inédit jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est inexact d'affirmer qu'après la défaite de l'Hétairie en Valachie et Moldavie «les deux hospodars phanariotes sont exécutés» (p. 248), car Alexandre Soutzo était déjà mort de maladie lorsque l'insurrection de Vladimirescu allait éclater, tandis que Michel Soutzo surviva longtemps avant de s'éteindre à Athènes. On peut juger de la portée du système de gouvernement des pays roumains par le projet, depuis longtemps oublié, que proposa le tsar Alexandre Ier en 1824, de diviser